

ENQUÊTE

LA LITTÉRATURE VOUS A-T-ELLE PRÉSERVÉ(E) DE QUELQUE CHOSE ?

Jean-Louis BAILLY

a publié trois romans : *l'Année de la bulle* et *la Dispersion des cendres* (Robert Laffont), *l'Ombre de Théophile* (Belfond).

Voilà plusieurs années, j'ai *réalisé mon anagramme*. Après quelques tâtonnements, je m'étais aperçu que les lettres de mon nom formaient la phrase suivante : " La Baule, j'y lis Ion ". La destination n'était pas inaccessible, le dialogue de Platon non plus.

Sur la plage, au sein des milliers de bronzes, j'étais le seul sans doute à lire Platon ; le seul sûrement à réaliser mon anagramme, ce qui me causa un sentiment de plénitude modeste. Combien sommes-nous à avoir accompli l'anagramme de notre nom, sans attendre que le destin le fasse à notre place - souvent du reste à notre insu - ou, plus vraisemblablement, ne le fasse pas ?

Il y faut deux conditions : d'abord ce que je nommerai un *don*, indépendant de notre volonté - car il est des noms sans anagramme - ; puis la *volonté* de coïncider, même brièvement, avec ce don : de rencontrer quelque chose d'intime et de secret, qui gît en nous et nous attend, mais qu'il est fréquent de ne pas découvrir.

Cette métaphore un peu laborieuse pour dire ce dont la littérature, j'entends mon activité d'écriture, m'a préservé : de ne jamais me rencontrer.

Tout le reste est littérature.

Pierre BÉARN

Prix de l'Académie pour l'ensemble de son oeuvre, a publié près de vingt-cinq recueils édités chez Seghers et Rougerie, deux livres de poèmes chez Grasset : *Couleurs piégées* et *D'amour et d'eau claire*, six romans dont *la Bête* chez Ramsay. Est l'auteur, chez Jean-Jacques Pauvert au Terrain Vague, d'une volumineuse étude sur *l'Érotisme dans la poésie féminine, des origines à nos jours*.

La littérature

Elle ne m'a préservé de RIEN, car elle a dû naître en moi grâce au lait de ma mère qui m'offrit le sein durant les dix-huit premiers mois de ma vie. Elle fait partie de moi ; elle est à la fois mon esprit et mon sang.

J'ai commencé d'écrire dès l'âge de neuf ans. Mon père, qui fut chef cuisinier à la cour de Roumanie au début du siècle, mais qui, obsédé par les courses de chevaux, s'était ruiné, tenait alors un bistro-restaurant, rue du roi d'Alger, dans le 18^{ème} arrondissement de Paris,

près de la Porte de Clignancourt et de ses fortifications. La bande à Bonnot faisait partie de sa clientèle, tout comme celle d'Yves le Boulanger, lutteur de foire, qui eut la malchance, un jour où il allait être battu, de casser les reins d'un artilleur séduit par la formule, célèbre alors, de " A qui le gant ? "

Autour de moi, beaucoup de clients parlaient argot. Ce fut donc tout naturellement que j'écrivis d'abord en argot, des textes qui ne rappelaient que de loin, ceux de Jean Richepin que j'avais découvert à l'école communale, grâce à un instituteur comme on n'en fait plus.

Depuis, je n'ai cessé d'écrire.

Lorsque je n'étais qu'un apprenti-marin, en 1922, sur le cuirassé *Jean-Bart* (900 hommes d'équipage) en rade de Constantinople, le lieutenant de vaisseau qui avait pour charge de nous enseigner la timonerie, fut vite agacé par le fait qu'il me surprenait souvent en train d'écrire. D'écrire quoi ?

- Donnez-moi ce papier. Quoi ? Des vers ; vous écrivez des vers ? Que faisiez-vous donc dans le civil ? Sténodactylo ? Dactylo ? Dans les restaurants Ramponneau de Paris ? C'est bon, je vous mets à l'épreuve ; vous devenez, momentanément, mon secrétaire.

Je ne le restais qu'une huitaine de jours. Apprenant qu'un dactylo était à bord alors que ses fourriers ne savaient taper qu'avec un ou deux doigts, le capitaine de vaisseau Robert qui commandait le *Jean-Bart*, me fit entrer dans son bureau ; mais le *Jean-Bart* avait un amiral qui commandait l'escadre française du Levant, laquelle occupait Constantinople avec la compagnie de divers cuirassés, torpilleurs, etc., etc., en provenance du Japon, des U.S.A., de l'Angleterre et même d'Italie. On attendait paisiblement que Kémal Pacha ait fini de liquider l'armée grecque d'Asie Mineure. Une armée alliée, alors que Kémal commandait une armée turque ! Un des mystères odieux de la Diplomatie internationale.

L'amiral Le Vavasseur s'empara de moi ; il s'était aperçu que j'avais l'art de boucher les trous d'un télégramme chiffré, trouvant toujours un synonyme décisif.

L'art d'écrire, la Littérature, en fait, c'est ma vie. Elle ne m'a pas "préservé " mais aidé.

Je suis devenu, à ma sortie de la " Royale ", un chroniqueur gastronomique à *La Semaine à Paris*, puis à *Paris-Soir* : une page entière par semaine. Curnonsky écrivait l'éditorial, je meublais à ma guise le reste. Puis, j'obtint une page entière à *Paris-Presse* comme critique d'art ; puis échetier à *L'Intransigeant*, aux *Nouvelles Littéraires*, à *Paris-Midi*, etc., etc.

La littérature était devenue mon métier, mon gagne-pain : 23 ans comme critique littéraire dans un quotidien suisse, fondateur et seul rédacteur de la revue *LA PASSERELLE* pendant 18 ans, une revue de combat avec des rubriques comme " le ramasse-miettes ", " les hors-d'oeuvre de l'Absurde " qui aideront, plus tard, des chercheurs à prendre connaissance de la décadence de notre civilisation.

Et puis, pendant un demi-siècle, j'ai été, avec ma femme, un des rares libraires-bouquinistes strictement littéraire, au coeur du Quartier-Latin de Paris. Dans cette librairie du Zodiaque, j'ai reçu des écrivains célèbres, tels André Gide, Hemingway, André Breton, Éluard, Soupault, Camus, Mac Orlan, Salmon, Tzara, Reverdy.

[...]

Bref, on peut en déduire que la Littérature fut aussi ma sauvegarde, et que je suis heureux grâce à Elle. Après tout, c'est une femelle, et je continue d'aimer les femmes.

Christiane BAROCHE

a publié de nombreux recueils de nouvelles (*les Feux du large* ; *Chambres, avec vue sur le passé*, Bourse Goncourt de la Nouvelle ; *Pas d'autres intempéries que la solitude* ; ...*Perdre le souffle* ; *Et il ventait devant ma porte*, chez Gallimard ; *Un soir, j'inventerai le soir* chez Actes Sud ; *Giocoso, ma non...* aux Presses de la Renaissance et *Bonjour, gens heureux* chez Julliard), un récit (*le Boudou* chez Grasset) et trois romans (*Plaisirs amers* chez Actes Sud ; *l'Hiver de beauté* chez Gallimard et *les Ports du silence* chez Grasset).

De l'amertume. Écrire pour moi, fut longtemps une des mille activités du quotidien. Je ne savais pas réfléchir sans le support de l'écrit, je ne parvenais pas à vider les abcès multiples que la vie inflige, sans un détour par l'écrit. Dans le même temps, je ne pensais pas plus à l'écriture en tant que telle que je ne remettais en question manger, boire ou dormir. En fait, pendant des années, je fus absorbée par la biologie, la génétique des populations, la radiobiologie chez les Insectes, j'ai eu non des ambitions mais des visées : je voulais "chercher" dans des conditions meilleures que celles qui m'étaient échues à l'époque.

Et les exigences disons "horizontales" du chef de service, sont venues couper les beaux élans, et rabaisser le vivre au seul niveau du survivre. J'avais trente trois ans.

Deux voies s'ouvraient :

- Concéder. Mon orgueil s'y refusait, obtenir ce qu'on espère non par compétence mais grâce au sexe, allons !

- Oeuvrer un étage au dessous. J'avais pesé chez d'autres, le bagage de ces renoncements ; il est lourd d'aigreurs puis grevé d'une amertume que rien ne réussit à vider de son contenu, au contraire.

On était en 1968. Coïncidence ? Je ne sais. Peut-être ai-je rebondi sur les révoltes étudiantes... En tout cas, j'ai senti mûrir un recours : j'aimais les livres. N'avais-je pas hésité longtemps, bachelière de seize ans, avant de choisir des études de Sciences ? N'avais-je pas reculé devant celles de Lettres, ne me voyant pas enseignante ? Je ne me suis même pas imaginée en "écrivain" !

Le bouleversement a pris les allures d'un tsunami. Sans attendre, j'ai plongé dans cette autre passion, je n'avais plus de temps à perdre. Lancée par la grâce d'un ami dans la critique littéraire à *La Quinzaine*, puis dans la lecture professionnelle (pour des raisons beaucoup plus alimentaires), un beau jour, j'ai tâté de la fiction. Je condense là sept ans de vie.

Et j'ai su que je n'avais pas besoin de la réussite, en soi écrire comportait une part suffisante de bonheur. Éditer était un épiphénomène important mais presque sans nécessité. J'ai beau jeu de parler ainsi puisque je suis publiée, direz-vous, mais j'ai des tiroirs pleins de textes que je ne cherche pas à faire paraître, les écrire m'a suffit. Je ne pense jamais à la postérité, elle m'indiffère. Qu'ai-je à m'occuper de ce qui se passera quand je serai morte !

Aujourd'hui, je m'installe dans la soixantaine avec des précisions de vieille chatte heureuse, je n'ai pas de regrets, pas de remords, pas d'avidité particulière, et surtout je

sais que Lire-Écrire sont des jublations complémentaires, où l'amertume ne trouve pas son gîte.

Ce qu'il fallait démontrer, non ?

Gilbert DESMÉE

fondateur et directeur de la revue *Sapriphage* (118, avenue Pablo Picasso 92000 Nanterre).

Gargantua toujours vivant.

La question " la littérature vous a-t-elle préservé(e) de quelque chose ? " m'a tout d'abord surpris, tant l'activité de revue est active - et à certains moments, peu propice à s'arrêter sur une question - pour m'entraîner ensuite sur des passerelles de souvenirs. Pas ceux que l'on aime évoquer souvent, mais ceux qui - s'ils correspondent à des moments de souffrance, de tristesse, de peur et d'injustice, n'ont pu s'extérioriser par l'expression de la colère - se sont tapis dans de petits replis de la mémoire, pour vous laisser en une paix apparente dans les années qui suivent.

Cette période de colère rentrée correspond aux années 70. Plus précisément entre 1973 et 1982, époque à laquelle j'allais régulièrement en Roumanie. C'est, en tout cas, à ce moment là que je découvris l'importance qu'avait eu la lecture, avant dix ans, de Rabelais et vers quatorze ans de Kafka, Lautréamont, Baudelaire et Rimbaud. Si je n'avais, bien sûr, pas lu que ces auteurs, ce sont eux qui m'accompagnèrent dans les moments difficiles, sans avoir à les relire.

Des situations telles que déboucher dans une rue, tenant la main d'une personne qui risque des ennuis avec la police parce que vous êtes étranger, et découvrir, en plein milieu de cette rue, un contrôle de police ; aller chez quelqu'un, sans vous faire remarquer, alors que vos vêtements, votre démarche, font de vous un étranger visible ; pénétrer chez des gens, sans qu'ils le sachent, avec la locataire, en ayant appris au dernier moment à prononcer une phrase d'excuse pour ne pas faire savoir que vous êtes français, au cas où vous seriez découvert. Tout cela et bien d'autres situations sont de celles qui vous demandent une réponse immédiate et adaptée. Pas le temps de réfléchir ! Et vous découvrez l'impossibilité d'échanger, de s'exprimer sur ce que vous vivez - en Roumanie parce que cela peut causer des problèmes aux gens qui sont avec vous ; en France parce que, très vite, vous comprenez que personne ne saisit ce que vous racontez. Puis vous prenez conscience de votre ambiguïté : avoir envie de retourner auprès de celle que vous aimez et ne pas supporter de revenir dans ce pays où l'être n'existe pas ; être heureux de rentrer en France et n'avoir pas envie de quitter celle que l'on aime.

La boulimie de Gargantua m'a appris que tout était bon à saisir. Que les événements soient heureux où difficiles à vivre, ou qu'encore ils vous mettent en question, tous vous apportent des éléments qui compteront à l'avenir. L'univers de Kafka m'a permis de trouver des repères là où je n'en avais pas, où ce que je connaissais de la société française ne trouvait pas d'accroche évidente. La révolte chez Lautréamont et Baudelaire ; le retournement du laid et de la bêtise qui s'exprime chez Rimbaud, Baudelaire et Lautréamont ; l'humour et la force de vie que j'ai pu tirer chez tous me furent d'une importance vitale à cette période. Mais, bien plus, j'ai découvert que mes lectures

m'avaient permis de vivre mentalement des situations, que mon âge ne me permettait pas de connaître, et d'en tirer une expérience mentale d'une grande richesse. C'est de cette richesse que j'ai tiré mon optimisme lors de ces années et l'envie d'en savoir toujours plus sur ce que je rencontrais.

De ce temps, il m'est resté le besoin de lire et d'écrire. Vivre en France est peut-être plus facile économiquement - du point de vue du quotidien -, plus simple (?) intellectuellement que dans un des ex-pays dits "communistes" - que comprendre des images d'actualités que la télévision nous assène, en un flot rapide, si jamais la littérature ne m'offre en lecture ce juste de mots (pas trop, pas trop peu) qui me permet de repenser à ces images qui n'eurent pas le temps de m'émouvoir - mais, l'inanité de ce quotidien appelle le besoin irréprensible de lire. A ce propos, j'ai lu récemment un texte de Claude Javeau, *le Huitième péché capital*¹, où il prend l'exemple d'un homme qui vient de voir des atrocités, au journal télévisé, sur les événements en Bosnie et prend un livre de Victor Hugo qui était là, à sa portée, l'ouvre au hasard et lit :

« C'est pour cela qu'il faut que les vieilles grand'mères,
De leurs pauvres doigts gris que fait trembler le temps,
Cousent dans le linceul des enfants de sept ans. »²

Claude Javeau continue par :

« Et des larmes lui viennent alors aux yeux. Tout à l'heure, la dame à la gorge traversée par une balle l'a laissé assez froid, il n'a pas eu le temps d'être ému. Mais les phrases, dans le livre, y ont pris leur temps et son temps. »

Quand j'écris ou quand je lis - et cela pour des raisons différentes - ma vie devient pleine, importante et cette nourriture vient effacer les visions de vide inhérent au quotidien. Oserai-je dire que lire un livre, l'avoir à portée de main c'est passer de la Préhistoire à l'Histoire. La boulimie de lire ne s'est jamais assouvie et cela, peut-être, explique le fait d'avoir créé une revue littéraire.

Didier MANYACH

a publié *Remontés des fonds* (Blockhaus Éditions) et *Impacts de foudre* (Éditions Albatroz).

Dans un premier temps je serais tenté de répondre à votre question en disant que la littérature expose l'individu plutôt qu'elle ne le préserve : expose et explose d'elle même également lorsqu'elle n'est plus un jouet, un hochet pour le néant à venir...

Sinon effectivement elle préserve l'ego, les clichés, les archétypes, la névrose, les simulacres, l'orgueil, les simiesques figures du savoir, de la représentation, des idéologies et leurs grands ou petits éditeurs (sans compter sur les auteurs épris de reconnaissance mais sachant exclure...).

Or tout est réellement à réinventer, à refaire : les chemins qui mènent à l'Être, à la langue, à l'imaginaire, à l'utopie, au réel... Nous allons vers le dépotoir et la littérature qui le sait bien ne sert plus à grand chose sinon à masquer le désarroi, les mensonges, les

¹ *le Huitième péché capital*, plaidoyer pour le livre, Les Éperonniers, 1994.

² "Souvenir de la nuit du 4", *les Châtiments*

illusions ou les impuissances du discours, politique, universitaire, théorique. Les mots sont désarmés.

Ceci dit l'extraordinaire puissance du langage (branchée sur la vie, qui coule de source au milieu de la décomposition, mais sans cesse à renaître) échappera toujours aux pouvoirs. Cette énergie nous préserve du pire, ouvre le monde, plus que jamais à découvrir, à transformer et nous expose au dévoilement intérieur, aux épreuves, à l'expérience de la réalité tout en donnant forme à une autre créature, certes en devenir mais qui risque de surprendre le présent et nos semblables...

Redoutons néanmoins que la littérature (il faudrait trouver un autre mot pour en finir car il ne s'agit plus de cela aujourd'hui) ne devienne pour l'Occident ce que les réserves sont pour les tribus : un non-lieu pour les archives de l'espèce humaine - On ne sait jamais : ça peut toujours servir, n'est-ce pas, un nouveau livre des morts (et je me demande au fond si nous ne sommes pas déjà dedans !) - Passer à autre chose ? Sauver qui, quoi ? La mémoire ? Le pacte social ? Nos contradictions ? Allons bon : la littérature n'a pas encore de nom, n'en déplaît aux écrivains qui ne cherchent qu'à faire carrière ! Il reste le plafond à crever, des textes engloutis qui peuvent resurgir, des pratiques à créer, des rencontres possibles, l'exploration de toutes les manifestations, y compris le silence, de la pensée, le balancier qui nous permettra de passer au-dessus des chutes...

Rien n'est définitif et le combat est de chaque jour ! Mais l'impatience est terrible...

Jean-Christophe DUCHON-DORIS

a publié deux recueils de nouvelles, *les Ours polaires* (Seghers) et *les Lettres du baron* (Julliard), et obtenu la bourse Goncourt de la nouvelle en 1994.

Comment la littérature m'a préservé du soupir de M. Prudhomme :

Tout avait pourtant bien commencé : le destin, qui n'est pas mauvais bougre pourvu que l'on y mette un peu du sien, s'était penché débonnairement sur la minuscule personne de Jean-Christophe Duchon-Doris. Il lui avait permis, grâce à une astucieuse mobilité paternelle, de finir ses études secondaires dans la bonne ville de Marseille, de s'y faire aimer aussitôt des cigales qui bruissent à l'heure de la sieste, des girelles qui se laissent amoureusement prendre aux hameçons des palengrotes et des mouches paresseuses qui viennent vous taquiner pendant la belote ou la pétanque. Il l'avait autorisé à passer un bac littéraire, à composer, comme tout un chacun, quelques rimes sublimes et immortelles sur des feuilles aussitôt perdues, à se préparer gentiment à effectuer de paisibles études juridiques à la faculté de droit de la non moins bonne ville d'Aix-en-Provence. Il eut donc fallu être particulièrement obtus ou difficile pour ne pas apprécier à leur juste valeur ces dons du ciel.

Hélas, Jean-Christophe était l'un et l'autre. Était-ce le résultat d'une puberté mal assumée ? D'une acné qui malgré les apparences s'attaquait plus terriblement encore à la face cachée qu'à la face visible du personnage ? Avait-il absorbé par mégarde une de ces soupes de poissons que les restaurateurs de la côte réservent, du mois de mai au mois de septembre, aux seuls touristes ? Toujours est-il que notre malheureux jeune homme décida, un beau jour de septembre 1978, de monter à la capitale. Il y eut de mauvaises fréquentations. Si au moins, il s'y était occupé de rencontrer les poètes et littérateurs

(sans atteindre la qualité de leurs confrères de province, quelques hommes de lettres parisiens ne sont pas de mauvais écrivains), cela eût été demi-mal. Mais non ! L'inconscient s'acoquina avec de sinistres individus qui fréquentaient la rue Saint-Guillaume, coupe-gorge comme l'on n'en fait plus, qui l'initièrent à de terribles drogues dont le nom seul suffit à rendre halluciné : droit constitutionnel, histoire des idées politiques, analyse financière, statistiques, comptabilité analytique. Le malheureux faisait peine à voir : teint blanc, joues creuses, oeil torve et sourire triste. Et ce n'était là qu'un début car il était dit que rien ne lui serait épargné : on ne goûte pas à certains breuvages sans risquer l'accoutumance et donc l'escalade dans l'horreur. Un matin de décembre 1982, ses amis de Marseille apprirent, consternés, qu'il venait de "réussir" l'É.N.A. Tout était désormais perdu ! Il ne fallait guère être devin pour imaginer quel allait être le destin de Jean-Christophe. Il allait se retrouver administrateur civil dans un ministère parisien à s'occuper de tâches qu'il croirait passionnantes et essentielles, porter costume et cravate, prendre chaque soir le R.E.R. en apprenant à lire *Le Monde* d'une seule main, debout dans le compartiment. Il rêverait bien-sûr parfois, aux bruissements des cigales et aux frétillements des girelles, mais comme on se souvient de ses rêves d'enfant.

Oui, voilà ce qu'il serait advenu de Jean-Christophe si le destin n'était pas une nouvelle fois intervenu, sous les traits surprenants mais pittoresques de M. Prudhomme. Le susnommé était référendaire à la Cour des Comptes et, tandis qu'il s'entretenait avec notre jeune homme dans le cadre d'un stage de dernière année de l'É.N.A., il avoua « oui, oui, j'ai réussi ; on ne peut le nier... », mais il accompagna sa phrase d'un soupir gros comme une bourrasque de mistral. Il ne fallut pas l'encourager beaucoup pour qu'il vide son coeur de haut fonctionnaire de vingt ans d'âge. Quand il était plus jeune, il composait des vers, si, si, qui, ma fois, ne déplaisaient pas alors à la femme du sous-préfet ; tenez, il s'en rappelle quelques-uns ; si vous n'êtes pas pressé, il pourrait peut-être...

Jean-Christophe s'excusa. Il n'avait pas le temps ; une autre fois peut-être... Rentré chez lui, il chercha fiévreusement dans ses affaires de première année et les découvrit entre son classeur d'économie politique et ses dossiers de droit public : ses vers de jeunesse... des ébauches de nouvelles... des projets de romans. Il y retrouva des accents qu'il avait oubliés. A partir de ce jour là, il fut un autre. Il ressortit sa plume, choisit une affectation dans le midi, finit un manuscrit qu'il envoya par la poste, s'empessa de retourner taquiner la girelle et s'endormir "à la cigale". Et quand la revue *Contre-Vox* lui demanda si la littérature l'avait préservé de quelque chose, il repensa au soupir de M. Prudhomme et écrivit : « ô pôvre, si tu savais ! »

Catherine DERBIN

a publié un roman, *le Domaine d'Alasdair* (l'Âge d'Homme).

La réalité est un fléau. Incontournable. Définitif. Salutaire aussi. Nul ne sait en délimiter le territoire exact. Personne ne s'en affranchit tout à fait : pas même le fou réfugié dans son cercle de vérité unique. On voudrait repérer des frontières, discerner ce qui appartient à l'incontestable de ce qui nous est singulier. Trier l'objectif des songes, séparer les faits des interprétations de notre regard. Mais à mesure qu'on avance dans cette voie on se

heurte toujours plus contre des lignes qui se dérobent, et les butoirs entre réalité et invention s'éloignent de notre emprise. C'est la littérature qui m'a préservée de l'illusion d'un partage tangible tout comme elle m'a sauvée des pièges et des saluts du réel.

Enfant, je me cognais contre l'étroitesse des jours. Je me levais aux premières lueurs et résistais tard dans les parages de la nuit déçue de devoir renoncer aux privilèges de la conscience. Les livres sont d'emblée devenus mes armures contre l'évidence. Par eux, j'ai pu repousser les limites de mon quotidien, m'ouvrir des chemins ailleurs. Je craignais tant que la vie ne m'offre que ce qu'elle est. Il me fallait plus. Plus loin. Plus fort. D'autres visages. D'autres lieux. Des climats contrastés. Des rencontres impensables. De l'aventure, oh oui, de l'aventure, et pas seulement la suite des occupations ordinaires, la succession des périodes d'école, puis l'orée des grandes vacances dans les terres salines, et l'école encore, les gens familiers. Je lisais et lisais encore dans l'espoir d'échapper ainsi à la reddition sous le joug du réel. Je ne répondais pas à l'appel des faits. Avec mes livres, je naviguais au plein centre de l'altérité et des secrets. Je traversais des paysages et des temps auxquels je devinais qu'aucune autre voie d'accès ne me serait offerte. Ma tête débordait d'un avenir libre de toute image. Mes héros étaient parallèles. J'étais Sophie puis d'Artagnan, Alice puis Gargantua. Plus de fille ou d'homme. D'années soixante dix. J'allais et venais fuyarde enchantée entre mes rêves. Mais au-delà du plaisir de jouer pour un temps tous les rôles au hasard de mes lectures j'apprenais les gens. Leurs rouages. Leurs silences. Leur extrême diversité au sein même de leur similitude d'espèce. L'ignorance peu à peu se soumettait. A avoir ainsi fui mon seul réel, je m'étais à mon insu confrontée à ses variantes innombrables. Ainsi, l'expérience a tissé entre les mots, les contes, les personnages et la vie une étoffe solide, colorée, multiple.

Je ne suis plus une enfant et le mélange de fiction et de réalité se teinte toujours plus en faveur d'une vision plus lucide. Moins ornementée. La littérature, et si l'on entend par littérature l'immense chatolement des genres, des oeuvres écrites marquant des préoccupations d'esthétique, me tient à l'écart de la clarté excessive des vérités tout comme elle me permet de mettre toujours plus à nu ce qui est du ressort du mystère authentique. Ce qui résiste aux plus honnêtes efforts de savoir. Je ne triche pas. Je mets le mystère à l'épreuve. Mes héros sont aussi des idées, des analyses par lesquelles j'apprends et avance vers plus de connaissance tout comme je me précipitais vers plus de vie dans mes lectures d'enfant. Lire toujours et encore pour jouir toujours mieux du plaisir de connaître, de vivre, de célébrer.

Désormais, je me sens souvent en famine de littérature. De celle qui plutôt que de se laisser ligoter au réel se laisserait en inventer des reflets plus audacieux. Je cherche des rencontres inédites, des personnages qui libérés du temps, des contraintes de la vérité n'en seraient que plus présents. Mais la littérature, ici et aujourd'hui, peut-elle prétendre nous ramener dans ces domaines d'éternité première ? Les livres à écrire et à lire se chargent de me tenir dans l'attente d'une parole ample. Je croyais que la littérature me préserverait de l'ordinaire ; elle m'a simplement aidée à en déchiffrer et en parcourir les replis infinis. Elle m'a sauvée de l'aveuglement des réalistes.

Jacques BOREL

Prix Goncourt 1965 pour *l'Adoration* (Gallimard), a publié *Propos sur l'autobiographie* et *Journal de la Mémoire* (Champ Vallon), *Un Voyage ordinaire*, *Sur les murs du temps* et *Commémorations* (Le Temps qu'il fait), *le Déferlement*, *l'Attente - la Clôture*, *Commentaires*, *le Dépossession - Journal de Ligenère*, *le Retour* et *Tata ou de l'Éducation* (Gallimard), *l'Enfant voyeur* (Ulysse fin de siècle), *Petite histoire de mes rêves* (Luneau-Ascot), *Poésie et nostalgie* (Berger-Levrault), *Histoire de mes vieux habits* (Balland) et *Marcel Proust* (Seghers). Il a traduit *le Chat et le Diable* ainsi que les *Poèmes* de James Joyce repris dans les *Oeuvres complètes* (Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard). Il a également établi les éditions critiques des *Oeuvres complètes* de Verlaine en poésie et en prose (Bibliothèque de la Pléiade/Gallimard).

De quoi m'a préservé la littérature.

Pardonnez-moi, mais j'ai d'abord été surpris jusqu'à la gêne par, dans votre question, ce verbe : " préserver ". Et c'est que la littérature - ces quelques oeuvres du moins pour lesquelles on serait tenté, une fois de plus, de trouver un autre nom, tant elles réduisent à rien le tout venant de ce qu'on appelait jadis les " Belles-Lettres ", non pas toutes au demeurant, ces dernières, sans talent, ou au talent seul réduites au contraire : ce n'est pas la notion de talent ici qui est en jeu -, la littérature est essentiellement à mes yeux, et chaque jour davantage, ce qui, loin de préserver, expose, dérange, et dont le lecteur digne de ce nom ne sort pas plus indemne que l'écrivain ou le poète lui-même. (Ce pourquoi, comme tant d'autres, je sais bien, encore que très différemment de Breton et des surréalistes, j'ai longtemps, rançon d'une passion depuis l'enfance trop exclusive peut-être, je n'ose hasarder, prétentieusement : trop exigeante, éprouvé, à mes risques et périls, à l'endroit de ce que l'on entend d'ordinaire par littérature -seule, toujours épargnée, la poésie - le plus cruel, le plus térébrant soupçon, dont le mot même n'est toujours pas entièrement lavé pour moi, comme si la banale expression : " c'est de la littérature ", le soupçon que, naïvement le plus souvent, elle traduit, étaient en fait bel et bien fondés, Michel Leiris ne nous rappellerait-il pas à plus de modestie en soulignant, dans *l'Age d'homme*, que " à rien ne sert d'inventer d'autres termes, d'autres prétextes pour justifier ce goût [ce goût ?] qu'on a d'écrire ", qu'est " littérateur quiconque aime à penser une plume à la main [mais est-ce de " penser " que, jamais, il s'est agi ?] et que, à moins de renoncer et au bâillon du silence, quoi qu'il puisse en coûter *aussi*, de se résoudre, attendre de la littérature autre chose qu'elle, et je ne sais quel au-delà d'elle en somme, c'est, non pas peut-être " faire de la littérature ", mais être dans la littérature encore, et jamais plus profondément sans doute engagé en elle).

Mon second mouvement, au premier dans la minute même à demi se confondant, mais qui ne m'en a pas moins retenu, par une manière, disons, de scrupule, de vous répondre, avec trop de passion, ou de véhémence, dans l'instant, a été de songer que la littérature - j'y reviendrai -, jusque dans le soupçon, n'en fût-il que l'envers, mon amour pour elle, m'avaient du moins protégé de céder, comme au vent des modes, aux vipérines sirènes de tous les *-ismes*, écoles ou mouvements littéraires, qui l'affublent. Et c'est que la littérature, la peinture, et jusqu'à la musique même, en France surtout peut-être, où cela ne date certes pas d'aujourd'hui et où les " idées ", dans cette " nation parlrière " que déjà dénonçait Jean-Jacques, ont toujours tendu à l'emporter, jamais plus tyranniquement que de notre temps, en

ce siècle qui, courant à sa fin, les unes et les autres semblent malignement s'ingénier à les démentir toutes, l'art, la littérature ont eux-mêmes versé dans tous les *-ismes*, du surréalisme à l'existentialisme, au formalisme, au structuralisme, une colonne de dictionnaire n'y suffirait pas, abusé d'eux - je me défends pour l'instant de les contaminer par les différents autres et non moins dictatoriaux dogmatismes que l'on sait.

Reste que, et pour m'en tenir pour le moment à ces *-ismes* relativement anodins dans la mesure où ils peuvent, à défaut de les éclairer en profondeur, servir de balises aux historiens de l'art et de la littérature, aux critiques, aux érudits, aux faiseurs de manuels, voire aux plus analphabètes des journalistes, reste que les plus grands, si fort que me gêne le côté poids et mesures de cette expression, ou ceux qui continuent à compter pour moi - non pour moi seul, tant s'en faut, et cela aussi doit bien vouloir dire quelque chose - plus que tout au monde (je me limite à dessein à la première partie de ce siècle en train de sombrer ou vers quels nouveaux et répétitifs cauchemars d'appareiller), Rilke, Kafka, Proust, Joyce, Céline, et d'autres, bien sûr, d'autres, pas si nombreux, dont Claudel, ont été des solitaires qui n'ont jamais à aucune école appartenu, relevé d'aucune, si généreuse qu'ait été l'intention d'Ezra Pound voyant dans le poète, en Joyce, un " imagiste " (il faut, pareillement, les exemples seraient sans fin, la cécité et la surdité résolues des manuels de littérature pour " classer " Rimbaud parmi les " symbolistes " ; et, symboliste, ce n'est pas davantage Mallarmé qui l'est, mais la cohorte, à de rares exceptions près, des habituels épigones, des suiveurs).

Mais il est des *-ismes* plus redoutables dont la littérature et la poésie - que je ne puis, rendant alors au mot Littérature son sens le plus haut, l'une de l'autre séparer - en effet m'ont préservé, et c'est, faut-il le préciser, de toutes les idéologies dont on ne peut rester que douloureusement rêveur en constatant que, par amour, par générosité, je voudrais le croire, ou par nostalgie des " mains sales ", toutes ou presque les têtes pensantes de ce demi-siècle se sont bel et bien, d'un bord à l'autre, Sartre non moins que Heidegger, faites complices, la métaphysique du second, autre effarant sujet d'interrogation, n'en serait-elle pas comme entachée ; et elles en demeurent pour moi, je pèse mes mots, pis que souillées : ensanglantées.

*Beauté créée pour les heureux
Beauté tu cours un grand danger*

écrivait Éluard (qui lui-même, je sais... et la Beauté, est-ce par " pureté " pourtant qu'on peut jamais, par coupable innocence, la sacrifier, ou de cette trahison, cruellement, impitoyablement, en se refusant désormais, se venge-t-elle ?)

Éluard toutefois, que sa pureté, ni *l'Amour la poésie*, n'ont pour autant " préservé ", n'était pas un " intellectuel ". Qu'on m'entende bien : je ne fais pas profession, non plus que rien autre au monde, d'anti-intellectualisme, dont on sait à quelles consternantes aberrations lui-même il peut entraîner ; et c'est cette sauvegarde essentielle que me paraît mettre en jeu votre question que j'ai toujours présente à l'esprit.

Le péril, auquel beaucoup n'ont pas résisté, mais dont les meilleurs de toute la nouvelle génération d'écrivains, de Pascal Quignard à Pierre Bergounioux, par exemple, à Pierre Michon, me semblent " préservés " - comme, avant eux, un Jean-Loup Trassard ou un Michel Chaillou - me paraît, de la part de son auteur bien involontairement , j'imagine,

désigné par la formule, certes fort peu désintéressée : “ L’intellectuel se substitue à l’écrivain ”. Elle est, on se le rappelle, de Roland Barthes, qui, pourfendeur de la Doxa, n’en a pas moins conspiré à l’extension d’une autre doxa par tous les intellectuels de Panurge, encore pourtant tout gonflés de Sartre, aussitôt emboîtée en chœur, -quelque nostalgie de plus en plus vers la fin chez Barthes, et dès ce moment peut-être, qui se fasse jour de n’avoir pu accomplir, l’aveu, dans une conférence à New-York lui échappe, l’oeuvre de Proust. (Au demeurant, cela non plus n’est pas nouveau en France, et il fut un temps où, au XIX^{ème} siècle, d’autres Panurges et les mêmes pensaient tous comme Taine et Renan, sauf ceux qui, justement, etc.) L’art, ni la littérature, ne relèvent à aucun moment du concept : ils en sont au pôle, si je puis dire, le plus opposé, si bien qu’il n’est pas de pire aberration que de parler, comme on l’entend dire aujourd’hui touchant la peinture, d’ ” art conceptuel ”, et le plus mortel danger du concept, c’est de dégénérer précisément, de Platon à Hegel, à Sartre qui ne croyait pas peut-être si bien dire en revendiquant le titre d’ ” idéologue ”, en idéologies, dont il n’en est aucune, de mémoire d’homme, qui n’ait été meurtrière.

Meurtrière, aussi bien, pour la littérature, et dont il lui importe, à toute force, de se garder, de se “ préserver ” - ce qui, il va sans dire, n’empêche aucunement les engagements, dans sa vie, de cet autre homme qu’est, aussi, l’écrivain : ce Proust honni par Sartre, tenu par lui pour “ complice de la propagande bourgeoise ” [*sic*], n’a pas d’entrée “ choisi ” la tour d’ivoire de la chambre de liège : on sait la passion, lors de l’Affaire Dreyfus, qui l’animait et l’admiration qu’il vouait à Jaurès.

Le poids des idéologies a lourdement pesé, pratiquement depuis 1945 et, avant que d’autres ne prennent le relais, la longue dictature sartrienne, sur, non pas toute sans doute, mais sur une très, trop grande part de la littérature française de ce demi-siècle et lui a, je le crains, été plus que funeste (comme en témoignent, et auprès de l’oeuvre de Beckett, voire des premières pièces d’Ionesco, non seulement *les Chemins de la Liberté*, mais le théâtre même de Sartre, qui est d’un Brieux ou d’un François de Curel “ de gauche ”).

On me pardonnera une citation, une encore, mais c’est que me paraît, délibérément ou non, reléguée, ou ignorée, cette pensée de Farge, qui va autrement loin à mes yeux que tant d’autres, sur tant de bouches, qui se pressent : “ L’artiste contient presque toujours l’intellectuel ; la réciproque est rarement vraie ”. Elle m’a, elle aussi, avec un certain nombre d’oeuvres qui pas un jour ne m’ont quitté, Rousseau et Dostoïevski pour le passé, qui tous deux continuent, Jean-Jacques depuis plus de deux siècles, profondément, à *déranger*, avec ces laisses de Shakespeare, dans les tragédies en particulier, où c’est l’Histoire même, comme pétrie de Destin, qui comparaît, sont au premier rang de celles-là, aidé à m’arc-bouter, à me “ préserver ”, davantage : à m’enjoindre, contre vents et marées, et tout conscient que je suis des chétives limites de ma propre expérience, à “ persévérer dans mon être ”.

Si, enfin, une oeuvre comme *les Possédés*, comme *l’Idiot* - ou comme, peut-on dire plus “ intemporelles ” ? *les Élégies de Duino*, la lumière dans les *Hymnes* de Hölderlin qui rayonne - ne “ préserve ” pas jusqu’au dernier souffle de tout asservissement idéologique et de ses criminelles conséquences qu’ont couverts ou prônés la quasi-totalité des “ intellectuels ” de notre époque (trahissant, bizarre, jusqu’à l’étymologie qui veut qu’*intelligere* dise “ comprendre ”, mais comment comprendrait-on jamais ce que, de toutes les puissances de l’être les plus profondes ensemble et, l’être, à un seul étage en lui

le réduisant, on ne sent pas ? trahissant la liberté même et la “ finalité sans fin ” de la littérature), à quoi “ sert ” en effet, comme si elle avait jamais été vouée à “ servir ”, ou que peut la Littérature, comme se le demandaient, il y a des années, quelques penseurs résistants à retardement de cafés à la mode et amateurs de tréteaux publics, ainsi que, plus injustement, on parle, et avec quel mépris alors, de filles publiques ?

Jacques BENS

membre de l’OuLiPo, a publié *les Dames de onze heures* (Julliard), *Pagnol* (Le Seuil), *Nouvelles désenchantées* et *la Cinquantaine à Saint-Quentin* (Seghers), *Nouvelles des enchanteurs* et *Gaspard de Besse* (Ramsay), *Ou.Li.Po.* (Christian Bourgois), *Rouge grenade* (Grasset), *Adieu Sidonie, le Retour au pays, la Trinité, Sept jours de liberté, la Plume et l’ange* (Gallimard).

[...] La liste des “ choses que la littérature ne m’a pas épargnées ” serait certainement plus facile à établir : l’angoisse et les déceptions, notamment, ainsi que le gagne-pain à trouver chaque jour.

Tout bien réfléchi, je crois que la seule chose dont elle m’ait réellement préservé est l’outrecuidance. Ce n’est pas rien, n’est-ce pas ? Si ce n’est pas tout.

enquête menée par
Alain-Claude GICQUEL